

# Eglogue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567356>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# EGLOGUE

A Carline, éternel enfant, au coeur de poète, à la vaste sagesse à la spirituelle et divine lumière, o toi, mon ami, du seuil de la mort, pour toi, à la vie !

Ce n'est pas sans émotion, et sans une certaine hésitation aussi, que je propose à nos lecteurs la traduction d'une belle églogue en italien, inspirée de la littérature antique, toute illuminée de souvenirs classiques. L'auteur, jeune poète livournais, me la dédia voici de nombreuses années, au cours d'une rencontre au pays de la clarté et de la beauté. Je l'ai traduite fidèlement, afin de laisser parler le plus possible le texte original, qui, dans la langue imagée de Dante, a certes plus de grandeur que le travesti de la traduction.

Hodja.

Enfant des champs, pâtre de mes jeunes années,  
Arrache ces feuilles légères  
A la plante de ma vie douleureuse;  
O petit pâtre des années dociles, qui s'écoulèrent,  
Sacrifiées aux beaux songes esclaves d'amour,  
Comme les lamentations de la flûte, sur les toisons peignées,  
Enfant, que je trouve souvent  
Sur mon chemin désert, le soir,  
Quand, avec les brebis et les agneaux,  
Tu rentres à ton blanc palais  
Sans ors ni marbres,  
Plus riche cependant que celui des rois fabuleux,  
Enfant demi-nu, hôte divin de mon antique terre,  
Que m'envièrent Horace et Mécène;  
O toi, qui chaque fois me demande ingénument,  
Avec ton agreste sourire: „où vas-tu?“  
O toi, premier frère de ma lointaine solitude  
Que le souvenir adoucit comme la laine  
Sous mes pieds vagabonds!

... Tu ne comprendrais pas ma réponse longue ou brève;  
Il vaut bien mieux pour toi que tu ne l'entendes jamais.  
Si à ton retour, tu rencontrais le Christ  
Qui, vaincu d'amour et déchire de pitié,  
S'en reviendrait, seul, sur les routes du monde,  
Et, se souvenant de son soir extrême au jardin des oliviers,  
Répandrait à nouveau ses pleurs  
Sur l'inépuisable guerre des hommes fous et méchants,  
Tu comprendrais sa peine infinie.

Si l'ombre aveugle d'Homère  
Tout à coup s'appuyait  
Sur ton épaule tendre et forte,  
Et, tout au long du chemin, rappelait pour toi  
Des royaumes de la mort

Hélène de Sparte, ou Patrocle, l'ami d'Achille,  
Ou le royal pilote des mers, Ulysse;  
Si devant toi, des feux du couchant,  
Surgissait du sommeil de l'oubli  
La fille sublime d'Oedipe,  
Ou la fambloyante créature d'Eros, Mytilène  
La belle au sourire de miel,  
A la chevelure de violette, selon le vers d'Alcès,  
Toi, tu comprendrais leur destin révolu.

La voix des héros ou des poètes  
Qui t'offriraient un rameau de chêne ou de laurier,  
Un trophée d'oléandre ou une couronne d'églantines,  
Amès de l'art ou du fer, du savoir ou de la guerre,  
Créatures de l'amour et de la douleur,  
Qui s'en reviendraient vers toi, des collines  
Ou des rivages de la terre olympique,  
Comme des aigles au vol et comme des alouettes,  
Et comme le pollen des lys  
Dans le vent de l'imminente tempête,  
Ou sur les couleurs de l'arc-en-ciel,  
Ou sur les vestiges vermeils de l'été,  
Qui est ta grande soeur,  
Toutes ces voix, tu les comprendrais !

Mais moi, peut-être, tu ne me comprendrais pas !  
Moi qui, sur tous les chemins, suis le vagabond  
Et le trouvère de la mélancolia,  
Qui ne puis plus te ravir  
La fleur de ma félicité enfuie,  
Ni le chant, ni le soleil, ni le vent  
De ma fortune disposée,  
Ni ton troupeau, ni ta houlette, ni aucune richesse...  
O toi ! né d'un sang pur !  
Toi qui vibre de l'universelle joie de la déesse Liberté !  
O toi qui dors sur un lit de paille  
Et n'entends pas la plainte de mon éternelle bataille !

Il m'est doux de m'attarder parfois  
Avec toi le long du sentier,  
Et de m'arrêter, si tu n'as pas de hâte impatiente,  
A écouter le jeu des caresses et des plaintes  
Que font les oiseaux, dans la cime d'un pin,  
Ou près d'une fontaine, à la gorgée d'une pensée  
Divine, première étoile  
Dans le mystère du soir naissant !

Mon coeur cherche l'ombre amie des rêves,  
Des larmes et des chants.  
Mon coeur se désaltère à l'eau qui peut l'abreuver  
De pleurs inconnus.  
Et la reine de ton intime et sereine vertu

Transforme, dans le coeur, l'essence du deuil  
En volupté d'idéale connaissance,  
Entre un pin et une fontaine,  
Entre une prière et un crépuscule,  
Entre la nature étonnée  
Et l'inquiétude de toute trêve humaine!

Que ne puis-je conduire, comme toi, les troupeaux  
Aux laines marquées, ou les boeufs,  
Sur les flancs des pâturages odorants,  
En face de la mer!  
Et avec toi, cheminer et me reposer  
En chantant ta simple cantilène,  
Oubliés dans l'or des midis, aux siestes agrestes  
Aux frugaux repās, entre le Vésuve qui fume  
Et la Tyrrhénéenne, toute semée de voiles  
Commes d'ailes novices!

Etre comme toi, jeune pâtre,  
Car les tempêtes dont tu te ris  
M'ont blessé dans le cri du vautour,  
Et les atroces chemins que tu ignores

M'ont déchiré les pieds, et les hommes  
Et les choses, que je rencontrais dans les ambigus  
Pèlerinages du monde, que j'aimai  
Dans la science de l'amour et de l'erreur,  
M'ont laissé seul et tremblant  
Et paria comme la fleur rejetée  
Des ruines et des herbes sauvages.  
Boire comme toi, dans le creux de la main,  
Aux sources de la roche, ou aux ruisseaux des prés...  
Car depuis longtemps aucun vin,  
Aucune liqueur ne me restaurent plus,  
Aucune rosée d'aurore plus ne me désaltère!  
Manger comme toi!  
Dans l'ample écuelle d'argile!  
Car de mes tables bien chargées  
Je n'ai plus ni goût ni faim!  
Dormir comme toi,  
Sur ton grabas misérable,  
Car sur l'oreiller de plume, depuis longtemps,  
Le sommeil ne touche plus mes cils!  
Oh! retourner au jeu de l'âge innocent  
A ton printemps si frais de roses et de prunes,  
A ta glorieuse et ignorante  
Divinité d'enfant!

Que connais-tu du livre de la vie?  
Tu sens s'écouler les jours comme  
Des distiques égaux d'une élégie infinie,  
Bien qu'aucun dieu ne l'enseignât jamais

Le plaisir des nymphes et des faunes.  
Il te suffit d'épier  
Les brebis qui paissent silencieuses,  
Et les agneaux insatiables  
Qui suçent le lait de leur mère.

Tu connais peu le tir du chasseur dans les bois,  
Le travail du laboureur ou du vigneron,  
Tu connais peu l'art du pêcheur sur la côte  
Pour toi, le souci  
De l'humaine existence n'est  
Que dans la félicité d'une sacrée inconscience,  
Entre la liberté de la terre  
Et l'oeil des cieux éclatants !  
Peux-tu savoir  
Quel destin enferme un coeur mortel  
Qui suit éternellement son étrange sentier,  
Parce qu'il cherche ce qu'il ne croit pas et ne trouvera jamais ?

Oh, si tu savais combien de voies j'ai suivies, le coeur lourd,  
Combien de routes, par monts et vaux,  
Dans les champs et dans les pierres, et sur la neige,  
Par les mers et les bourgs, les îles et les cités,  
A travers les rapines et les servitudes, les attentes et les fracas,  
Folies d'un moment ou de l'éternité  
A travers des mélodies sans retour,  
Plus mystérieuses que celles du vent...

J'ai demandé la raison de mon tourmant érotique,  
Le pourquoi de ma soif,  
J'ai poursuivi la duperie de tous mes buts inutiles,  
Las du fantôme de mon songe ravi.

J'ai interrogé le cours des grands fleuves,  
Et la légende infatigable des fontaines,  
Les rafales aux mille voix d'enfer,  
Les tempêtes, les séismes, les voix de l'Eternel,  
J'ai questionné jusqu'à  
La vieille et savante quenouille  
De l'aïeule qui file et le vieillard aux blancs cheveux,  
Trésor de toute sagesse, la vierge qui chante,  
Penchée sur son lin blanc, et celui qui sait l'art  
Du fer guerrier et la maîtrise de la mer  
Et du vers divin, celui qui sait explorer  
Les ténèbres des maux et les traces du sang,  
Comme les cendres des feux du sacrifice.

Chaque soir, content, tu rentres à ta maison  
Plus riche que la demeure enchanteresse des Rois,  
Où ta jeune mère, d'une très vieille berceuse,  
Endort sur son sein gonflé l'enfant nouveau-né.  
Et chacun de tes jours se passe, léger,  
Comme le refrain de sa ritournelle.

O berger des champs! tu es comme la fleur du pommier  
Ou le fruit enivrant du royal mandarinier  
Arbuste d'innocence  
Pâtre et dieu de mon tourment divin !  
Si je pouvais, un seul matin, répandre en toi,  
Le poème de l'infini! Si je pouvais pour un seul instant  
En toi fixer l'ineffable cri de mon mythe!

Mais je ne suis pas un grand poète, ô petit berger,  
Je ne suis ni Mélagre ni Théocrite pour te couronner  
Du myrte d'Aphrodite ou du laurier d'Apollon.  
Je ne suis pas un dieu  
Qui puisse allumer un immortel amour  
A la flamme secrète de ton âme,  
Ou, à l'éclat de ta pure lumière, un soleil de l'esprit.  
Comment le pourrais-je, si ma science fatale n'a pu  
Ressusciter l'ombre même du songe indolent qui fut son guide?

Je te rencontre, et à la question que tu me poses chaque soir,  
Je répons: O mon enfant,  
Que sur ta route le silence te soit toujours cher,  
Toujours, le silence de ma bouche fraternelle,  
Trop amère à force de malheurs,  
Parce qu'il est mieux, pour ton coeur joyeux,  
Que te répondre je ne sache jamais.

---

## Essai d'une réhabilitation

Monsieur,

Maintenant que la grande et profonde douleur causée par la perte de votre fils s'est transformée chez vous et votre épouse en un sentiment de deuil oppressant, je puis satisfaire votre désir, en vous donnant quelques explications qui pourront vous encourager et vous consoler. Ma réponse n'est qu'un essai; mais prenez-la tout de même en considération, même si, parfois, vous deviez avoir le sentiment que je suis trop dur et que je manque d'égards. Vous êtes tous deux assez forts pour ne pas vous dérober devant la vérité, mais pour la supporter. C'est, en effet, la condition pour que votre chagrin se transforme en force.

Certes, aucun doute ne subsiste plus: votre fils est allé à la mort de propos délibéré. Son accident de montagne a été un dernier soin de sa part de vous éviter des ennuis, ainsi sa chute mortelle apparaîtrait comme quelque chose de „naturel“ à toutes les mauvaises langues, qui ne manquent pas dans une grande famille. Il a coupé court à toutes les rumeurs, ce qui n'aurait pas été le cas dans un autre genre de suicide.

„Mais pourquoi le pauvre garçon a-t-il fait cela?“ A cette question, je vais tenter de répondre, me souvenant du dernier entretien que j'ai eu avec votre fils.